L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS,
MARDI MATIN 12 MARS

FEUILLETON.

UN AMI DIABOLIQUE

PAR A. DE GONDRECOURT.

XIX

LE MARCHÉ.

(Suite.)

—Quoi encore!

—Un mien filleul qui habite l'Allemagne désespère sa famille, en ce qu'il n'a jamais en apprendre ni à lire ni à écrire. On lui a donné des maîtres habiles, et ses maîtres ont déclaré qu'ils apprendraient plutôt la musique à un paralytique qu'à cette drôle sans jambages et son alphabet. Que voulez-vous? il est comme j'étais avant de vous connaître, d'une crétinisme révoltant. Or, ce sera une grande joie pour ses vieux parents que de le voir écrivant et lisant comme un pédagogue, et je vous en dois deux cent mille francs à son profit, votre talent de lecteur et votre fine analyse.

—Ah! c'est trop fort! quoi! vous vous moquez de ne sache ni lire, ni écrire.

—Pourquoi pas!

—Et comment reglerai-je mes affaires? Comment lirai-je ma correspondance?

—Secrétaire pas arrêté à chaque instant par votre ignorance!

—Bah! que vous ne fera enfant! je vous laisserai la faculté de signer vos noms, prénoms et qualités. Comment faisaient les héros du moyen âge? Leurs chapeaux mettaient sur bandes soies: *A défaut de pouvoir signer ou sa qualité de noble.* Ces héros-là vivaient sous les lauriers. Vous aurez des s-crétaires.

—Mais aujourd'hui ou a cent fois besoin d'écrire soi-même, au moment où l'on n'a pas son secrétaire sous la main.

—Vous supposerez avengle.

—Et on cas fréquent.

—Va donc encore pour cela et terminons. J'ai sérieusement pour prendre des leçons et retourner à l'école.

—Hum! vous fera un piteux élève.

—Et pourquoi, s'il vous plaît?

—Parce que je vais vous acheter une fameuse dose d'intelligence, et que vous vous serez fort à mon filleul.

—Ah! partiez! nous prions cela.

—Voyons-le. Ainsi, vous ne voudez toutes les sciences dont je vous ai fait l'énumération, plus une prodigieuse dose intelligence, plus votre talent de lecteur et votre belle main de scribe.

—Oui, s'écria Paul Guérin, en faisant un violent effort.

—Très bien! répondit M. de Wachenheim; et plongeant sa main jaune et ossue dans les flancs du portefeuille, il en retira plusieurs de papiers timbrés, qu'il examina; puis il fouilla encore, et ramena à différentes reprises des poignées de chiffons.

—Voici, dit-il, quatre valeurs de la Compagnie des Indes, sur Rothschild: ensemble deux millions cent mille francs, et voici encore trois billets de la Banque d'Angleterre, négociables partout, valant quatre-vingt-dix mille francs; et enfin, le complet ici deux cents billets de mille francs de la Banque de France: en tout, trois millions sept cent mille francs payables au porteur et sans endos nécessaire.

—Ah! c'est vrai! s'écria le Mauvais Ange, en faisant un mouvement, vérifia les chiffres et mettant le poupet sur sa poitrine, il bondissa sur lui-par-dessus et dit d'une voix sombre:

—Merci, monsieur, nous sommes quittes.

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il sentit une violente secousse qui l'ébranla et eut une secousse qui ébranla son corps. Son front se pencha, ses yeux fermés, sous son visage pâlit, un frisson glacé courut dans la moelle de ses os, comme l'étincelle électrique court sur le fil conducteur, il lui sembla que le ciel s'était abaissé et que son âme s'échappait de sa boîte osseuse. Quoique voulu, son regard crut apercevoir le visage fantastique du baron éclairé par une lueur soudaine. Il tressaillit. La douleur se dissipa, le jour s'éclaircit, son front mouillé de sueur se sécha, il ne sentit qu'un grand vide dans la tête et attribua les sensations étranges à un éblouissement.

—Vous avez failli vous trouver mal, dit le baron avec calme.

—Oui, j'ai éprouvé une violente migraine, un étourdissement; j'aurais cru que mon crâne s'était ouvert sous un coup de massue. Ce n'est rien, c'est passé.

—C'est l'esprit de Dieu qui vous abandonnait.

—L'esprit de Dieu?

—L'âme qui habite en nous est d'essence divine, n'est ce pas?

—Oui.

—Eh bien, quand l'âme quitte le corps, le corps tiédit, s'affaisse, les yeux se voilent, se ternissent, et l'âme s'échappe avec notre dernier soupir. Or, l'intellect, le génie est également d'essence divine; lorsqu'il vous a abandonné, il a dû, nécessairement, se briser en votre enveloppe. Vous pourquoi vous avez souffert.

—Vous avez de merveilleuses histoires pour endormir les enfants, mon cher baron.

—Ne parlons plus.... Maintenant, il faut songer à votre titre de comte; je me charge de cette affaire. Voyons un peu Ali! comte Grenoni, cela vous convient-il? C'est une de l'île de Sardaigne.

—Mais ou ce nom est fort gracieux, fort joli, on ne m'a pas demandé mieux.

—Prenez-le donc, dès aujourd'hui, vous aurez vos lettres de noblesse sous huit jours, cela vous coûtera quarante mille francs. Mon ami, le prince de Cagliari est justement à Paris, il expédiera vitement votre affaire; le roi de Sardaigne est un excellent roi et ne vous fera pas attendre. On diable ce coquin de cocher nous a-t-il conduits?

—Ainsi, vous croyez bonnement que je ne sais plus un mot d'histoire, un mot d'alchimie, un mot de mécanique, un mot de botanique, de physique, et un mot de mes classiques!

—Eh donc! comment l'entendez-vous?

—Bah! vous n'êtes pas si sorcier que vous en avez l'air, mon cher M. de Wachenheim.

—Vous le pensez?.... Eh bien, M. le comte, faites-moi l'amitié de me dire ce que c'était qu'Olivier Cromwell, je vous prie.

Paul Guérin demeura la bouche ouverte, sans articuler une syllabe.

—Voyez-vous! vous pour me faire savoir ce que signifient ces trois mots allemands *ich dich dich*.

Paul demeura bouche close.

—Et quelle famille avait la reine? qu'est-ce que l'électricité? qui a fait la tragédie des *Hugues*?

Paul Guérin était immobile, et muet comme un cadavre.

—J'ai l'honneur de vous bien saluer, dit le baron en ouvrant la portière et sautant sur le pavé, vous êtes l'homme le plus ignorant de France et de Navarre, mais aussi l'un des plus opulents; reste à savoir si science vaut richesse.

Puis, refermant la portière, M. de Wachenheim cria au cocher de sa voix métallique:

—Rue de Grenelle-Saint-Germain, No. 7, et bon trait.

Le fiacre repartit de sa plus belle allure, et Paul Guérin put entendre dans la rue le mouvement qui s'ébranlait du vieillard qui s'en allait, toussant et cloquant, appuyé sur sa canne.

Vingt minutes après cette scène, le valet de chambre de madame de Moncal, ouvrant la porte du boudoir de la comtesse, annonçait en ce langage:

—M. le comte Grenoni.

La comtesse et sa fille se levèrent brusquement, comme si elles eussent été poussées par un même ressort.

—Quoi! c'est vous, monsieur Guérin? demandèrent les deux femmes presque intuitives à cette apparition.

—Oui vous l'a dit, mesdames, ce n'est pas Paul Guérin, c'est le comte Grenoni qui vous apporte la cote de mademoiselle Corinne.

Paul jeta dans une chiffonnière à ouvrage les paquets de billets de banque du baron.

—Comment! vous avez la?....

—Trois millions.

—Mon cher ami, dit la comtesse avec un sourire frémissant de joie, vous nous restez à dîner, n'est pas?

—Madame, je suis en déshabillé.

—Notre ami vous de la famille.

—Madame la comtesse, ce serait le valet de chambre.

—Prévenez Monsieur Monical. Donnez donc le bras à votre femme, comte.

Paul Guérin, pendant la main de Corinne reposer sur la sienne, tout aussi allait s'évanouir.... En franchissant la porte du salon, profitant d'une défaillance, il faillit se tordre le bout des doigts de sa fiancée.

Ces baisers là donnent toujours du cœur aux plus faibles, et le vertige aux plus braves.

XX

LE COMTE GRENONI

Paul Guérin avait publié dans le courant de l'année qui précéda ces événements, un excellent Mémoire sur l'assainissement des marais de la Sardaigne, et l'importance de ce travail expliqua suffisamment la générosité du roi Charles-Albert, qui venait de conférer au savant le titre de comte. On ne s'inquiéta pas autrement de cette faveur arrivée à l'homme éminent, en même temps que ce fabuleux héritage qui se faisait un homme trois fois millionnaire.

Paul Guérin fut cité par tous les bons pères de famille à leurs enfants, comme un modèle et une preuve vivante des pouvoir de la science, et des fruits qui naissent sur son sillon toujours vert.

Les femmes d'arrondissement de chaussée cavalier, fidèle et maître, malgré son génie, de tous les élégants découvrés et taillés à leur cœur. Elles à leurs caprices, inventèrent des toilettes pour encenser leur nouvelle idole. Ce qui portait aux nues le triomphe du savant, c'est qu'il affectait, lui, le faubourg du progrès scientifique, de ne jamais parler de sa science, tant heureux d'aimait flatter ses lèvres fines que des sourires galants, des mots légers, ingénieux, gracieux, des phrases creuses dont le succès était prodigieux.

Ce n'était pas un pédant, que le comte Grenoni, ce n'était pas un lourdaud, infatué de ses vastes connaissances; c'était un être de salon, un homme lourd qui avait le bon goût de se mettre à la portée de tout le monde, et nécessairement personne ne pelait de son dernier.

Le baron de Wachenheim, seul, riait sous cape, lorsqu'on lui vantait la simplicité de son ami, et son rare esprit de conduite; il riait sous cape, et répondait à droite comme à gauche aux plus enthousiastes:

—Tel que vous le voyez, si occupé qu'il vous paraisse de chasse à courre, de jeu, de toilette, de chevaux et de mademoiselle de Moncal, il a un trouvait le temps de m'apprendre la botanique, en du moins de compléter mes études en histoire naturelle, en quinze jours....

—En quinze jours, grand Dieu! une science si compliquée!....

—Ah! si vous aviez quelle méthode est la sienne, on doit ses explications avec tant de netteté, que, ma foi, certaines leçons du Salomon, il faut confesser des et plus sublime.

—Mais on prétend qu'il s'est brouillé avec tous les savants qu'il ne veut plus en voir aucun, qu'il ne met plus les pieds à l'Institut.

—Les grands maîtres ont des manies.... Voyez Rossini: ne passe-t-il pas en vie à pêcher à la ligne, au lieu d'écrire des chefs-d'œuvre?

—Soit.... mais on va même jusqu'à dire qu'il n'a pas écrit une ligne depuis huit jours.

—A quoi servirait d'être riche, si on ne pouvait avoir un secrétaire?

Et tout le peuple de fainéants d'applaudir, et tous les badauds en lorgnons de trouver la détermination charmante.

Le comte Grenoni passait donc pour avoir l'esprit d'un ange, du achevés en poétique, en lui amusant qu'un autre plaisant, ancien secrétaire d'origine, et chansonnier de la prose.

Cependant le comte avait, dès le lendemain de son dîner à l'hôtel de Moncal, éprouvé une poignante mortification. Il avait reçu un billet de sa future belle-mère, la comtesse était malade, et le valet chargé de l'apporter attendait.

Paul Guérin, après avoir rompu le cachet de ce malencontreux billet, avait vouloir le connaître, d'un crétinisme révoltant. Or, ce sera une grande joie pour ses vieux parents que de le voir écrivant et lisant comme un pédagogue, et je vous le dois deux cent mille francs à son profit, votre talent de lecteur et votre fine analyse.

—Ah! c'est trop fort! quoi! vous vous moquez de ne sache ni lire, ni écrire.

—Pourquoi pas!

—Et comment reglerai-je mes affaires? Comment lirai-je ma correspondance?

—Secrétaire pas arrêté à chaque instant par votre ignorance!

—Bah! que vous ne fera enfant! je vous laisserai la faculté de signer vos noms, prénoms et qualités. Comment faisaient les héros du moyen âge? Leurs chapeaux mettaient sur bandes soies: *A défaut de pouvoir signer ou sa qualité de noble.* Ces héros-là vivaient sous les lauriers. Vous aurez des s-crétaires.

—Mais aujourd'hui ou a cent fois besoin d'écrire soi-même, au moment où l'on n'a pas son secrétaire sous la main.

—Vous supposerez avengle.

—Et on cas fréquent.

—Va donc encore pour cela et terminons. J'ai sérieusement pour prendre des leçons et retourner à l'école.

—Hum! vous fera un piteux élève.

—Et pourquoi, s'il vous plaît?

—Parce que je vais vous acheter une fameuse dose d'intelligence, et que vous vous serez fort à mon filleul.

—Ah! partiez! nous prions cela.

—Voyons-le. Ainsi, vous ne voudez toutes les sciences dont je vous ai fait l'énumération